

Le Cercle des « N »

Prémises

J'ai toujours eu un faible pour les clubs anglais.

Cette faiblesse vient certainement des mauvaises lectures de mon enfance : celles-ci, essentiellement constituées par des bandes dessinées, ne pouvaient que m'éloigner de toute véritable réflexion intellectuelle et, par-là, me faire succomber à l'influence de leurs univers sulfureux. C'est ainsi que je plongeais avec délice dans les aventures du capitaine Blake et du professeur Mortimer, deux sujets de Sa Gracieuse Majesté qui vivaient du soir au matin en déclinant tous les codes de la gentry britannique. L'un d'entre eux était, bien évidemment, la fréquentation d'un lieu bien particulier que les anglais appellent un club. Celui-ci, le Centaur club, offrait tout ce qu'un gentleman pouvait attendre de ce type d'établissement : présence uniquement masculine, personnel stylé, fauteuils club bien sûr, cigares, pipes et alcools en tout genre (en fait surtout whisky et sherry). Je me demande encore comment mes parents ont pu me laisser lire des ouvrages aussi malsains.

Toujours est-il qu'album après album, je découvrais cette atmosphère typiquement britannique faite de raffinement aristocratique, de courtoisie et d'esthétique vestimentaire. Atmosphère propice à la reconstruction du monde et au partage de délires les plus farfelus.

Adolescent, je conservais précieusement cette découverte avec la ferme intention de l'introduire un jour dans le petit monde amical qui m'entourait. Nous étions à la fin des années soixante : les cheveux poussaient, les bas de pantalon s'élargissaient et les chemises étaient à fleurs. Il fallait être « cool ». Tout en pratiquant les joies de notre âge, depuis les premières « booms » jusqu'à la pratique du solex, nous étions conscients d'être dépositaires d'un autre style de vie, plus intemporel. Les soirées de rallye et le port de l'uniforme hérité de Sir Baden Powell en étaient des signes identifiants. Le conformisme de l'époque était devenu le laisser-aller et l'avachissement, notre révolte fut d'adopter la rigueur et le « style » (mot désuet réhabilité par Montherlant et que nous avons redécouvert à la lecture de son ouvrage « Service inutile »).

Nous avons, tout d'abord, considéré que l'usage de la pipe était le plus adapté à nos rencontres enfumées dont l'objet était, tout simplement, de redonner son éclat à notre civilisation. Le débat acharné de nos soirées opposait les tenants de ceux qui exaltaient les mérites du siècle de Saint-Louis à ceux qui considéraient qu'il n'y avait qu'un seul siècle, le grand, celui de Louis XIV. Mais revenons à notre pipe bourrée de tabac hollandais (qui avait le mérite d'émouvoir la gent féminine). Je découvrais quelques années plus tard, dans la bibliothèque de l'Ecole de cavalerie de Saumur, un ouvrage qui, rétrospectivement, légitimait d'une manière historique le choix de cet objet. Il s'agit des « Avants postes de la cavalerie légère » du général De Brack. Ce brillant officier du premier empire avait voulu codifier la vie de ses cavaliers et, au milieu des références aux tenues de campagne et à l'usage du sabre, avait glissé un chapitre traitant de la bonne utilisation de la pipe. Pour des raisons de sécurité celle-ci devait impérativement faire partie du paquetage du cavalier. Le général argumentait cet impératif en précisant que la pipe permettait au cavalier léger de se tenir éveillé lors des gardes de nuit, d'observer l'ennemi sans que le

rougeolement du tabac puisse être vu et d'éviter de mettre le feu au fourrage pendant le service à l'écurie. C'était le premier attribut de Blake et de Mortimer que nous nous appropriions.

Par la suite, l'observation du débraillé vestimentaire de nos contemporains nous conduisit à exiger le port du costume sombre et celui de la cravate nouée en papillon lors de nos réunions festives. Nous avons, là, le second attribut de nos héros britanniques. Les occasions de le porter allaient se multiplier au rythme de nos nombreuses initiatives. Les examens de fin d'année avaient besoin d'être suivis par des temps de décompression. Nous décidions d'organiser un rallye automobile (un rallye-surprise, pas un concurrent de celui du Mans ou de Monaco) qui clôturerait l'année sportive cérébrale. Les reconnaissances sur le terrain étaient l'occasion de joindre à la pratique de la pipe, l'absorption d'un certain nombre de litres, non pas de whisky, heureusement, mais de beaujolais. Notre terrain de chasse était en effet le pays du même nom. La journée consacrée à ce bel exercice regroupait une quinzaine d'équipages et se concluait par une soirée pendant laquelle chacun devait prouver ses talents de comédien. Et ce, dans une tenue qui reprenait les critères de notre rigueur vestimentaire. C'est dans le même esprit que toute l'équipe des organisateurs se retrouvait pour fêter la nouvelle année. Cette soirée se déroulait au fin fond d'une vallée de notre territoire de prédilection, dans la propriété des parents de l'un d'entre nous et permettait de finir les stocks de bouteilles accumulés lors du rallye auxquelles nous ajoutions quelques-unes de leurs sœurs venues de champagne. Tenues, cadre, flacons, pipes et cigares, propos délirants, nous n'étions pas loin du club précité. Une différence de taille tout de même : la présence de représentantes du sexe féminin, cousines, sœurs et amies très sages...

Le premier seuil d'un véritable club que je franchis, fut celui du Cercle militaire, place Saint Augustin, à Paris. A peine mes épaulettes de sous-lieutenant enfilées sur ma vareuse, après quelques années d'apprentissage à la vie sous l'uniforme, je me précipitais vers ce lieu qui, dorénavant, faisait partie de mes privilèges (avec la carte de réduction SNCF en première, et le port de la bande de commandement sur mon pantalon). Installé dans un bâtiment néo-classique construit en 1928 et orné de différentes statues représentant des guerriers en tenue des différentes armes, le Cercle militaire allie une rigueur Second Empire à un confort plus britannique. Les colonnes de marbres du grand hall d'entrée entourent un grand escalier recouvert d'un tapis rouge qui, lui-même, conduit aux différents étages. Bar, salles à manger, bibliothèque, salle d'armes sont lambrissées de bois sombre égayé de tentures claires. J'aimais particulièrement venir fumer ma pipe dans la salle du bar, dans un excellent fauteuil club, à l'heure du thé. Précisons qu'après avoir été relégué dans un espace fumeur, ce plaisir traditionnel est maintenant interdit.

Je retrouvais d'une manière plus épisodique cette ambiance de club anglais dans les salons du restaurant le « Train bleu » au cœur de la gare de Lyon. Construit en 1900, à l'occasion de l'Exposition universelle, le buffet de la gare de Lyon devenait le « Train bleu », en 1963, en hommage à la ligne « Paris-Vintimille » inaugurée en 1868. Ce train de légende desservait les villes de la Côte d'Azur. Les salons comme le restaurant n'ont pas changé depuis l'origine : fauteuils en cuir, dorures, lambris, lustres et voûte peinte évoquant les différents paysages traversés par le convoi mythique. La gare d'Austerlitz, ma gare habituelle, n'étant éloignée que d'un pont, il m'arrivait de faire des infidélités au Cercle militaire pour profiter d'un fauteuil club dans ce superbe cadre. Mais comme pour Saint-Augustin, le rite du thé accompagné d'une bonne pipe est terminé, clôturant ainsi tout une époque civilisée.

Des années plus tard, après être passé de la vie d'officier de cavalerie à celle de chef d'entreprise, je me retrouvais dans le cadre feutré de la salle à manger de l'Union patronale

locale. Et là, surprise, le maître d'hôtel qui me présentait la carte était un ancien sous-officier que j'avais connu dans ma vie antérieure lorsqu'il remplissait les fonctions de gérant du mess de la garnison. Nous échangeâmes quelques propos que seuls des initiés auraient pu décrypter et mon interlocuteur m'assura qu'il serait à ma disposition pour l'organisation de mes futurs déjeuners. Une salle à manger privée agréable, un maître d'hôtel de tradition, une idée commençait à germer dans mon esprit : pourquoi ne pas reconstituer cette ambiance de club anglais qui me plaisait tant ? Je me laissais aller à cette réflexion en essayant d'analyser les différents facteurs d'une telle initiative. J'avais le lieu, le personnel, il me fallait trouver des membres, une raison d'être et un nom. Tout ce que je viens de décrire procédait d'une forme d'état d'esprit bien particulière, celle-ci me permit de trouver le nom résumant l'« objet social » du club et, par-là, les critères d'admission de ses membres. C'est ce que je vais vous raconter maintenant.

Le Cercle des « N »

On suppose que le premier club fut fondé à Londres au XVI^{ème} siècle par Sir Walter Ramleigh. Celui-ci cumulait les fonctions d'explorateur, d'officier de marine et de favori de la reine Elisabeth 1^{ère}. Parmi les fondateurs de ce premier cercle, qui réunissait des écrivains, on trouvait William Shakespeare (belle filiation, mais un peu trop sérieuse à notre goût, malgré les écarts de son fondateur).

Par la suite, les critères d'adhésion aux différents clubs, nés de siècle en siècle, se diversifièrent pour aller de l'appartenance au même régiment, à la même grande école, jusqu'à des affinités communes comme celle de la passion des chevaux ou des cocktails improbables. Quant à nous, il fallait trouver un profil de membre qui introduise quelques notions gauloises dans la version britannique d'origine.

C'est en observant les membres potentiels de notre cercle que, d'un dîner à l'autre en passant par des méditations nourries à la fumée de tabac hollandais et au cognac, certains critères apparurent évidents. Le port habituel par ceux-ci du nœud papillon, de la chemise à col anglais ou du gilet régla la question du critère vestimentaire. Leur attachement aux traditions françaises était incontestablement un critère incontournable. Quant à leur qualité virile personne ne semblait en douter et ne pouvait que sauter aux yeux, surtout à celui des dames. Et voilà, nous avons les critères d'adhésion à notre Cercle.

Il fallait maintenant lui donner un nom. Ce fut l'objet de la première rencontre informelle des futurs premiers membres, dans le cadre que nous avons déjà décrit. Sans citer les références grandioses, les noms possédant une qualité littéraire certaine ou les appellations loufoques, je préciserai simplement le cheminement de notre réflexion. Nous étions heureux de nous réunir dans un cadre privilégié, ce n'était pas la modestie qui nous caractérisait, l'observation du monde extérieur nous laissait interrogateurs et la permanence des traditions alimentait une grande part de nos conversations. Après le café et le dernier verre de bordeaux, notre identité était claire dans nos esprits : nous étions des nostalgiques. Et notre Cercle ne pouvait que prendre le nom de Cercle des « N ». Ce « N », d'un commun accord, laissait la liberté d'affirmer toute forme de nostalgie, sans la réduire à la version napoléonienne du genre.

Avant d'aborder le sujet du siège définitif de notre Cercle, il est important d'en connaître les membres fondateurs. Ils sont au nombre de trois : Jean L., issu d'une vieille famille du nord, adepte inconditionnel du nœud papillon et virtuose de la guitare classique, Patrick D., venu du Pays cathare et dépositaire d'une tradition familiale historique et moi-même dont j'ai déjà suffisamment parlé.

L'ambiance feutrée de la salle à manger patronale qui avait permis la naissance du Cercle des « N » allait, malheureusement, être rapidement perturbée par des restructurations, des économies d'« échelle », des adaptations à la modernité, enfin tout ce qui caractérise la rigueur libérale. Notre maître d'hôtel fut renvoyé à ses chères études (la botanique en l'occurrence, les fleurs participant de son péché mignon), la salle à manger privée fut fermée et nous-mêmes

priés d'aller voir ailleurs. Après une station intermédiaire dans un bouchon lyonnais dont le style et l'absence de confidentialité ne correspondaient vraiment pas à la haute idée que nous avions de notre Cercle, nous décidions, quitte à nous enraciner, à le faire au cœur de la forêt solognote. La légende du Cercle des « N » pourrait ainsi s'inscrire dans un univers imprégné par l'histoire et les traditions. Après de longues explorations qui nous permirent d'améliorer nos connaissances en matière de gastronomie locale, nous découvriions, dans un petit village de briques rouges dénommé Castel-en-Sologne, une charmante auberge sise en face d'une belle église romane au caquetoire accueillant.

Un jeune couple tenait ce petit établissement qui pratiquait également l'hôtellerie : lui, chef chevronné au visage poupin et elle taiwanaise au sens raffiné de l'accueil. Rapidement notre cahier des charges fut accepté. Nous aurions notre salle à manger privée et la délicatesse asiatique de notre hôtesse compenserait largement le langage fleuri de notre ancien maître d'hôtel.

Le Cercle des « N » avait enfin son siège et nous pouvions procéder à la cérémonie de l'installation de ses armes : un N d'azur couronné d'une couronne indéfinissable. Celles-ci sont maintenant présentes lors de toutes les réunions du Cercle, leur donnant la solennité nécessaire à nos travaux : dégustations, œnologie, débats réactionnaires manifestement de mauvaise foi, médisances sans aucune objectivité.

Rapidement un nouveau membre allait rejoindre le Cercle. Présenté par Jean L., celui-ci apportait dans son escarcelle deux siècles de tradition littéraire orléanaise, l'habitude du gilet et un physique britannique garant de sa bonne intégration dans notre Institution. Il répondait au nom de Christophe L. Le Cercle des « N » allait entamer une longue suite de séances mensuelles au cours desquelles l'érudition des membres, la qualité du bordeaux (contrôlée professionnellement par son dernier membre) et l'élévation des échanges, menèrent notre petite communauté vers des horizons insoupçonnés. C'est ainsi que mûrit dans nos esprits la nécessité de retranscrire certaines révélations liées à la singularité des membres du Cercle et à leur identification à une tradition enracinée.

Sans l'aide de la fumée de cigare ou de pipe, nos esprits s'aventurèrent sur des terrains brumeux de Sologne et d'ailleurs. Souvenirs imaginaires ou réels s'entrelaçant, chaque membre du Cercle apporta, par petites touches successives, reprises de séance en séance, sa participation à la légende des « N ».

Je fus le premier à raconter mon histoire.